

Didier Grais

La dyarchie de l'inconscient *

Il me revient ce soir de commenter ce troisième extrait de ce dernier chapitre intitulé « Le rat dans le labyrinthe » du séminaire *Encore* de Lacan. L'histoire du rat viendra juste après cet extrait. En fait, mon commentaire se situe entre « le langage, d'abord, ça n'existe pas ¹ » et le rat qui spécifie le rapport entre savoir et apprentissage. Ensuite viendra le cœur, si l'on peut dire, de ce chapitre : l'hypothèse lacanienne, qui sera développée lors des prochaines séances. Nous sommes donc toujours dans cette première partie de ce chapitre qui apporte de grandes avancées sur l'inconscient, le langage et le concept de *lalangue*.

Donc, si le langage, ça n'existe pas, il n'en est pas de même de *lalangue* puisqu'elle nous affecte, affecte le corps même. C'est par là que commence Lacan dans cet extrait, qui est selon moi si important car il y donne une définition de l'inconscient que je pensais nommer au départ *bicéphale* : l'inconscient élaboré comme langage et l'inconscient comme savoir. Mais à y réfléchir, il ne s'agit pas vraiment d'une opposition et l'un ne va pas sans l'autre, l'un et l'autre nous *gouvernent* pourrait-on dire ; d'où mon titre de la dyarchie de l'inconscient, ce qui peut donner une certaine dimension politique à cette conception nouvelle de l'inconscient, qui n'a pas été sans conséquence sur la pratique de la psychanalyse.

Si l'exercice du savoir représente une jouissance et que *lalangue* a rapport avec le réel, ce dernier chapitre du séminaire vise à introduire

* Intervention faite à Paris le 4 avril 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire de la page 127 du séminaire *Encore*, de « *Lalangue nous affecte* » jusqu' à « ma question sur le savoir » (*Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975).

1. *Ibid.*, p. 126.

la différence à partir de laquelle pourra s'écrire quelque chose du réel et de la jouissance. Cette altérité ne sera plus celle de l'articulation signifiante, mais celle qui peut s'extraire à partir de la jouissance elle-même. L'expérience analytique enseigne que la jouissance trouve sa substance dans la matière même de la langue et du langage. Lacan désigne par *lalangue* ce qui donne forme à la jouissance au cœur même de la langue, ce qui de la langue est en résonance avec ce qui se jouit du corps. *Lalangue* est ce que nous pouvons isoler dans la langue de chacun. C'est aussi la fonction à partir de laquelle quelque chose peut s'écrire de la jouissance. Elle ne sert pas qu'à la communication, comme l'expérience le démontre. Cette *lalangue*, Lacan la qualifie de « lalangue dite maternelle ² » et elle n'est pas pour rien dite ainsi. *Lalangue* est constituée à partir des premiers mots, des premières phrases entendues par le nourrisson. Elle est édifiée par le bain de langage que le sujet habite au moment de son arrivée dans le monde. Aussi bien la mélodie, le son, la tonalité la caractérisent. Elle se constitue aussi à travers les diverses rencontres de l'être parlant avec les autres qui l'entourent et qui lui parlent ou se taisent. La jouissance qui est en jeu dans *lalangue* est une première réponse au réel auquel le sujet est confronté. C'est dire que *lalangue* n'est pas seulement reprise des paroles entendues, elle est le résultat d'un choix. Elle est une réponse qui garde en son cœur la trace d'une jouissance que le sujet peut ignorer mais à laquelle il consent. Ce n'est pas l'apprentissage qui est au principe de son advenue, mais l'expérience de jouissance.

Les effets de lalangue

« *Lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affects.* »

Dans notre précédente séance, nous avons avec Lacan insisté sur le fait que « l'inconscient est un savoir ³ », et non pas une vérité, mais un savoir-faire avec la langue dite maternelle qui nous affecte. Ainsi, *lalangue*, comme nous l'avons vu, est empreinte de la langue maternelle car elle contient des bribes de celle-ci. Elle est liée aux premières expériences du sujet, qu'elles soient de satisfaction ou de

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 127.

douleur. Si l'on peut dire que l'on partage une même langue maternelle, non seulement *lalangue* est propre à chacun, mais c'est aussi ce qui, à notre insu, est chargé des effets sur le corps, des effets de jouissance liée à notre prise dans le langage. Il y a donc des effets de *lalangue*, et ce sont les affects qui sont la preuve de ces effets, preuve du savoir de *lalangue* en tant que savoir insu, un savoir dont le sujet est absent, un savoir sans sujet.

Lacan nous avait déjà indiqué que la fonction première de *lalangue* n'était pas la communication. Dans ce premier paragraphe, il nous indique que la fonction principale de *lalangue* est d'affecter la jouissance.

C'est à partir de l'inconscient que nous avons un témoignage des effets de *lalangue*. Ses effets se manifestent par des affects énigmatiques. Mais Lacan ne les détaille pas, car tout affect peut être énigmatique ou non, cela dépend du fait qu'il fasse énigme ou pas pour le sujet. Cette présence témoigne que ces effets touchent au réel, et que le corps en est affecté. *Lalangue* a un effet d'affect, car elle affecte le corps, elle marque le corps, s'imprime comme effet éprouvé, et c'est cet affect de corps que Lacan appelle jouissance. *Lalangue* opère une première mise en forme du réel, sous la forme d'un savoir qui se traduit au niveau des affects et de la perplexité qui peut en être la trace. Lacan situe ici l'inconscient comme témoignage des effets de *lalangue*. Même s'il ne le précise pas, on peut avancer ici qu'il évoque plutôt la structure névrotique. Peut-être que d'un point de vue clinique on pourrait dire que, de la même façon, le délire, l'hallucination, les phénomènes élémentaires du psychotique témoignent de ces effets mais dans une dimension de certitude.

Lalangue n'est pas le langage

Il y a d'un côté, dans ce paragraphe, je cite Lacan : « *Si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage* », et de l'autre l'inconscient comme savoir, que l'on peut aussi nommer *l'inconscient-lalangue*. L'inconscient structuré comme un langage n'est rien d'autre que l'inconscient en tant que je le supporte de son déchiffrement. C'est ce qu'il développera dans le paragraphe suivant.

Mais revenons à *lalangue*. Comme on relie les différents sons pour prononcer des mots, *lalangue* articule les choses sans produire

pour autant une liaison. En cela *lalangue* se distingue du langage, qui résulte de l'articulation de deux signifiants. Il s'agit ici de choses, au sens où Freud a pu parler de représentations de choses. Et cette articulation va beaucoup plus loin que ce que l'être parlant peut en énoncer comme savoir. C'est ce que veut dire Lacan quand il annonce, je le cite : « *C'est en ceci que les effets de lalangue, déjà là comme savoir, vont bien au delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer.* » Avec cette phrase Lacan veut nous dire que l'inconscient comme savoir est un savoir inaccessible dans sa totalité. On ne peut en attraper que des bouts. Cela veut aussi dire que le savoir de l'inconscient est toujours là, il n'a pas à être fabriqué. On élucubre à son sujet pour essayer d'en attraper quelque chose.

Lacan utilise l'expression « l'être qui parle ». C'est en effet le sujet parlant, c'est le sujet qui est présent dans le cadre de l'inconscient-langage, l'inconscient-déchiffrement. C'est le sujet qui est défini par sa parole, qui est du côté du manque à être. Plus tard il introduira la notion de « sujet parlé », permettant ainsi l'émergence d'un être qui prend consistance par les effets incarnés de *lalangue*, ce sera le parlêtre. Car en tant que parlé le savoir est au niveau de la jouissance. Je cite Lacan dans le chapitre précédent : « [...] je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je n'en sais. C'est là que j'arrive au sens du mot *sujet* dans le discours analytique. Ce qui parle sans le savoir me fait *je*, sujet du verbe. Ça ne suffit pas à me faire être [...]. Il y a du rapport d'être qui ne peut pas se savoir ⁴ ». Il s'agit donc d'un être qui noue la parole et la jouissance d'un corps, contrairement au sujet qui n'entre en rapport qu'avec le signifiant.

Un langage hypothétique

L'inconscient échappe donc à l'être parlant. Je cite Lacan : « *C'est en cela que l'inconscient, en tant qu'ici je le supporte de son déchiffrement, ne peut que se structurer comme un langage, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir lalangue.* »

L'inconscient structuré *comme* un langage veut dire qu'il n'est pas un langage, mais que c'est par lui que l'on doit en passer pour savoir la fonction *lalangue* particulière à chacun et faire l'hypothèse

4. *Ibid.*, p. 108.

de l'inconscient. D'ailleurs, la définition même du signifiant : « Un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » ne s'avère qu'au déchiffrage. C'est parce qu'on déchiffre qu'on peut dire que le signifiant représente un sujet pour un autre.

Alors venons-en à ce « langage toujours hypothétique ». Cela me fait penser à cette expression qu'on entend parfois dans certaine institution où nous travaillons : « Il faut trouver le sens à tout acte ou toute parole du patient. » En fait, trouver du sens veut dire ajouter d'autres signifiants. Ça veut dire donner du sens au S1. Mais une fois que le S1 a reçu le sens d'un deuxième signifiant, il reste tout aussi énigmatique qu'avant. Donc à son tour il se met à fonctionner comme un autre S1, auquel on tente de donner du sens, et ainsi de suite. On entend aussi très souvent des analysants qui après des années d'analyse veulent toujours donner un sens de plus à leur symptôme, donner du sens au sens, ce qui ne s'arrête jamais. D'ailleurs, dans « La troisième ⁵ », Lacan laisse entendre qu'à nourrir le symptôme de sens on peut le faire proliférer ou l'éteindre, mais peut-être pour mieux le faire renaître de ses cendres.

Cette expression « langage toujours hypothétique » renvoie à l'expression commentée lors de notre séance précédente par Luis Izcovich à la même page, un peu plus haut : le langage comme une « élucubration de savoir sur *lalangue* ». Donc si tout ce qu'on élabore de déchiffrage à partir de *lalangue* est hypothétique, alors même la tentative de savoir ce qu'il en est des effets de *lalangue* est hypothétique.

Je me suis amusé à chercher la définition de l'adjectif hypothétique, en me disant que Lacan ne devait pas l'employer par hasard. En effet, il y a le sens commun, celui d'incertain, de spéculatif, voire plus péjoratif de douteux, que l'on connaît quand on parle de quelque chose d'hypothétique. Mais il y aussi un autre sens plus grammairien, car l'adjectif *hypothétique* se dit aussi d'une proposition conditionnelle introduite par la conjonction *si*. Hypothétique se dit d'un jugement de la forme « si A, alors B ». Il s'agit donc de la supposition d'une chose possible ou pas, d'où l'on peut déduire les conséquences, en fait une supposition qui sert à exprimer une hypothèse. Et c'est bien ce que fait Lacan quand dans la suite de cette leçon il nous

5. J. Lacan, « La troisième », intervention au congrès de Rome, 1974, parue dans *Lettre de l'École freudienne*, n° 16, 1975.

présente son *hypothèse*, consistant à dire que l'important n'est plus de produire l'articulation signifiante.

« *Lalangue c'est ce qui m'a permis tout à l'heure de faire de mon S2 une question, et de demander – est-ce bien d'eux dont il s'agit dans le langage ?* »

En effet, en introduisant le concept de *lalangue*, Lacan sépare l'inconscient-langage de l'inconscient-savoir. Comme nous l'avons vu dans l'inconscient-langage, les S1 reçoivent leur sens des S2 auxquels ils se rapportent. Mais dans l'inconscient-savoir Lacan peut se poser la question de la valeur de ces S2. Est-ce bien d'eux, est-ce d'eux, S2, dont il s'agit ? Est-ce que les signifiants font vraiment chaîne dans l'inconscient-savoir ? Pour l'instant cela reste une question. Lacan, vous l'aurez remarqué, joue sur l'équivoque *d'eux/deux*. Mais si l'équivoque peut avoir des effets de sens, elle n'a rien à voir avec le sens, elle a à voir avec l'écrit. C'est parce que j'ai écrit au tableau « Est-ce d'eux » et « S2 » que l'équivoque se révèle. Cela ne se distingue que par l'écrit. C'est par l'écrit qu'on lève l'équivoque. On comprend mieux ce qui parfois nous fait sourire, à leur insu, dans les petites histoires que racontent les enfants qui ne savent pas encore écrire, les jeux de mots qu'ils font malgré eux ; pourquoi cela nous fait rire... cela vient de nous, le rire, et pas d'eux. Mais pour cela il faut au moins être deux. Et d'ailleurs, dès qu'ils sauront écrire, ils n'en feront plus, de jeux de mots !

Cette fonction de l'écrit et de l'équivoque a déjà été développée par Jacques Adam en décembre dernier lors de son commentaire d'un passage du séminaire. Je le cite : « Comme s'il y avait dans la langue même cette sorte de savoir déjà là qui permettrait de produire l'effet poétique ⁶. » C'est aussi peut-être pourquoi au début de son enseignement Lacan trouvait dans la langue chinoise une telle richesse de l'équivoque, puisqu'on peut l'apercevoir, cette équivoque, directement dans l'écriture de certains caractères. Par exemple, en chinois, la distinction entre les pronoms *il* ou *elle* ne peut pas se faire à l'oral. Ils se prononcent tous les deux avec la même tonalité, *ta*, et on ne peut donc pas savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Seule l'écriture lève l'équivoque et permet l'émergence d'un

6. J. Adam, « Là où Saussure et Freud attendent Lacan », *Mensuel*, n° 77, Paris, EPFCL, mars 2013, p. 11.

signifiant non dit ⁷. Mais dans l'exemple que je viens de donner il s'agit encore d'un déchiffrement. En effet, plus tard dans son enseignement, c'est avec la poésie chinoise, et dans la manière de la déclamer, sous forme de modulation chantante plus que dans la recherche du sens, que Lacan trouvera un parallèle avec cette *voix phonique*, comme la nomme Colette Soler, « requise pour faire résonner les équivoques de *lalangue* ⁸ ». Donc c'est vrai, l'inconscient, c'est du chinois à déchiffrer et à chanter!

Savoir quoi que ce soit

« Autrement dit que le langage n'est pas seulement communication, ce fait s'impose de par le discours analytique. »

Au début de ce paragraphe Lacan insiste encore en affirmant que le langage n'est pas qu'un moyen de communication, pas plus que *lalangue*. En effet, parler ne sert pas seulement à communiquer mais avant tout à jouir. C'est seulement dans l'analyse que le sujet essaye d'élaborer en langage quelque chose dont il est affecté, affecté dans sa jouissance. *Lalangue* est un savoir parlé, parlé par l'affect. Dans ce savoir, l'articulation signifiante n'est qu'une condition nécessaire mais pas suffisante pourrait-on dire.

« À le méconnaître, il a surgi dans les bas-fonds de la science, cette grimace qui consiste à interroger comment l'être peut savoir quoi que ce soit. Ce sera aujourd'hui le pivot de ma question sur le savoir. »

Si l'inconscient-*lalangue* est un savoir, cela n'a rien à voir avec le savoir de la science, qui forclôt la dimension du sujet, l'idéal de la science étant d'obtenir un savoir qui puisse se transmettre intégralement, un savoir sans faille, sans trou, un savoir qui se sait. Les bas-fonds de la science, comme les nomme Lacan, sont les lieux d'expérimentation où l'on confond apprentissage et savoir, là où grouille ce que l'on appelle les *rats de laboratoire*... que ce soient les animaux ou les expérimentateurs qui cherchent ce que peut bien être le savoir des êtres qui ne parlent pas. Mais, connaissant l'érudition de Lacan, on peut aussi se demander si par « les bas-fonds de la science » il ne fait pas référence à l'expression de l'abbé Hamard ⁹, qui a critiqué

7. D. Grais, « Autoritarisme et savoirs, un exemple chinois », *Mensuel*, n° 69, Paris, EPFCL, avril 2012, p. 62-63.

8. C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 171.

ainsi les propos tenus par la première traductrice du livre *De l'origine des espèces*¹⁰ de Charles Darwin : Clémence Royer, membre de la Société d'anthropologie de Paris. En effet, cette dernière, dans sa préface de l'œuvre de Darwin (dénoncée plus tard par Darwin lui-même), tenait des propos proches de l'eugénisme à l'appui de théories expérimentales.

Mais il y a cette grimace qui, elle, peut faire penser aux expériences faites par Duchenne de Boulogne sur certains patients obtenues par des chocs électriques, où sous couvert de la science on essayait de savoir quoi que ce soit ! En effet, l'électricité permettait la contraction de certains muscles et il y avait donc un effet. En plus de cet aspect scientifique, Duchenne de Boulogne développait un aspect artistique puisqu'il publia les photos de ses expérimentations, photos qui d'ailleurs seront utilisées par Darwin ! En fait, la réponse, Lacan la donne dans la troisième partie de cette leçon quand il nous dit, quelques pages plus loin : « Pour introduire un discours scientifique concernant le savoir il faut interroger le savoir là où il est. Ce savoir en tant que c'est dans le gîte de lalangue qu'il repose, veut dire l'inconscient¹¹. » Je ne développerai pas plus car c'est ainsi que commence le passage que nous avons choisi pour notre prochain séminaire dans quinze jours et qui sera commenté par Claire Duguet.

Pour terminer, je voudrais vous faire part d'un questionnement concernant la phrase : « Lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont d'affects. » J'ai longtemps eu l'impression que les témoignages d'affects de jouissance de *lalangue* étaient rapportés par l'intermédiaire de cas cliniques de sujets, souvent bilingues. Comme si le bilinguisme avait une affinité toute particulière avec *lalangue*, comme si cela facilitait l'émergence d'une *lalangue* propre au sujet. Et en même temps je n'en suis pas si sûr, alors je vais essayer de vous apporter deux contre-exemples, à défaut de théorisation.

Tout d'abord, et je remercie Patricia Dahan de me l'avoir fait connaître, il s'agit d'un passage du livre de Michel Leiris, *Biffures*,

9. P. J. Hamard, *L'Âge de la pierre et l'homme primitif*, Paris, R. Haton, 1883, p. 70-76.

10. C. Darwin, *De l'origine des espèces*, traduction de C. Royer, Paris, Masson et fils, 1862.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 129.

paru en 1948 et que vous connaissez sans doute. Dans le premier chapitre intitulé « ...Reusement », Michel Leiris raconte un souvenir d'enfance, lorsque, faisant tomber un soldat de plomb avec lequel il jouait et celui-ci ne se cassant pas, il s'écrie : « Reusement. » L'adulte présent à ses côtés lui fit immédiatement remarquer qu'on disait « heureusement » et non pas « reusement ». Aussitôt Michel Leiris ressentit un sentiment étrange, un malaise qu'il ne put définir. Je vous livre son dernier paragraphe : « Sur le sol de la salle à manger ou du salon, le soldat de plomb ou de carton-pâte, vient de tomber. Je me suis écrié : "...Reusement !" » L'on m'a repris. Et, un instant je demeure interdit, en proie à une sorte de vertige. Car ce mot mal prononcé, et dont je viens de découvrir qu'il n'est pas en réalité ce que j'avais cru jusque-là, m'a mis en état d'obscurément sentir – grâce à l'espèce de déviation, de décalage qui s'est trouvé de ce fait imprimé à ma pensée – en quoi le langage articulé, tissu arachnéen de mes rapports avec les autres, me dépasse, poussant de tous côtés ses antennes mystérieuses ¹². » Il est difficile de mieux décrire l'effet d'affects, signe d'une jouissance qui dépasse le sujet.

Le deuxième exemple est plus clinique. Il s'agit d'un cas du début de ma pratique avec les enfants. Je recevais alors un jeune garçon depuis pas mal de temps pour « difficultés de concentration » et la particularité est que je m'ennuyais beaucoup, on s'ennuyait beaucoup... mais vraiment beaucoup. Le contenu des séances était très factuel. Il décrivait ses journées heure par heure, et mes interventions, mes tentatives de scansions n'y faisaient rien. Un jour il me parle de son chien nommé Marius. Je lui avoue immédiatement mon intérêt à donner un nom d'être humain à un chien. Devant son air étonné, et son mutisme, je commence à lui parler de l'œuvre de Marcel Pagnol. Et je lui dis exactement : « Mais tu ne connais pas la trilogie de Pagnol : Marius, Fanny et Pénis ! » Un grand silence s'installe entre nous, puis il me regarde fixement, se cachant le visage dans ses mains, et me dit en rougissant : « Il ne faut pas dire des trucs comme ça, c'est comme les S... E... I... N... S des filles ! » Et d'associer sur l'excitation qu'il éprouve à voir sa sœur se faire gifler parfois par son père. Voilà ce qui le préoccupait, et après bien sûr nous ne nous sommes plus jamais ennuyés en séance.

12. M. Leiris, *Biffures*, Paris, Gallimard, 1975, p. 12.

Alors, si l'on peut dire que pour lui ce lapsus de l'analyste a eu un effet d'associations, signe de son inconscient-déchiffrage qui se mettait au travail, pour moi, encore sujet analysant, l'effet en fut tout autre. En fait, mon lapsus m'a fait sourire malgré moi. Pourtant à l'époque, étant plutôt sujet à la honte, voire à la culpabilité, à la recherche incessante de la faute, ou encore en quête d'un modèle, du bon élève au bon analyste, je fus surpris... par un frisson dans tout le corps, et c'est tout. Et ça ce fut une sacrée énigme !